

Seraphine

Août 2017

Danny et moi n'avons aucune photo des premiers instants de notre vie. Un vide de six mois s'ouvre après notre naissance dans l'album de la famille Mayes. Il n'y a pas d'images du premier jour d'école d'Edwin, aucun moyen de savoir lequel de nous deux, bébés, lui ressemblait le plus. Une double page blanche marque le chagrin accablant qui a suivi notre arrivée au monde.

C'est une soirée lourde et humide à Summerbourne. La fenêtre du bureau, fermée, étouffe le bruit sourd des vagues qui, au loin, battent les récifs et, dans cette atmosphère oppressante, ma peau est moite. J'ai passé la journée à trier de la paperasse qui, maintenant, s'empile en tours à côté du destructeur de documents. Leurs ombres allongées me rappellent le cimetière. Si Edwin a fini de préparer ses affaires, il doit m'attendre en bas ; il n'aime pas que je m'occupe de tout cela si tôt, peut-être n'aime-t-il pas que je m'en occupe tout court. Je fais tourner la chaise pivotante pour attraper

une autre enveloppe dans le tiroir du bas – sans doute d'autres photos de paysage, prises par mon père – et, en me redressant, je regarde le calendrier accroché au mur. Je compte les petits carrés surlignés en rouge. Vingt jours depuis l'accident de papa. Huit jours depuis son enterrement. L'enveloppe s'ouvre, déversant des négatifs et des clichés en papier brillant sur le tapis. Je sens ma mâchoire se crispier. Je ne sais même plus depuis combien de temps je n'ai pas dormi.

La première est une photo d'Edwin, enfant, sur la plage. Je vérifie la date au verso : juin 1992, à peine quelques semaines avant notre naissance, à Danny et moi. J'observe cette version de mon grand frère à 4 ans, cherchant des signes avant-coureurs de la catastrophe imminente, mais, bien évidemment, il n'y en a pas : Edwin rit. Plissant les yeux dans la vive lumière du soleil, il pointe une bêche en plastique en direction d'une jeune femme brune aux bords de l'image. Suivent des photos de mouettes, de couchers de soleil. Je les survole, jusqu'à la dernière : une scène familiale, à la fois familière et inconnue. J'ai la chair de poule. Je retiens mon souffle. Me sentant soudain angoissée, je me concentre comme pour m'imprégner de chaque détail.

Danny et moi avons grandi sans aucune photo de nos premiers jours. Et pourtant, j'ai sous les yeux notre mère, assise dans le patio, à Summerbourne, le visage incliné vers un bébé emmitouflé, dans ses bras. Elle est encadrée par notre père et Edwin, petit, tous deux souriant fièrement à l'appareil photo.

Je me penche sur l'image pour regarder de plus près : ma mère, avant qu'elle nous quitte. Son expression est

floue, la mise au point laisse à désirer, et pourtant, avec ses cheveux bien coiffés, la ligne douce de sa joue, la courbe de son corps replié sur cet unique bébé, elle dégage une grande sérénité. Aucun signe du regard effaré et rempli de détresse qui a toujours hanté mon imagination, puisque personne n'a jamais voulu me décrire ses dernières heures. Je retourne la photo et les gribouillis caractéristiques de mon père confirment qu'elle a bien été prise le jour de notre naissance, il y a un peu plus de vingt-cinq ans. Je sais de toute façon qu'elle n'a pas pu être prise plus tard, puisque le jour où elle nous a mis au monde, Danny et moi, ma mère s'est suicidée en se jetant des falaises derrière notre maison.

Mes pieds nus ne font aucun bruit dans l'escalier.

Je traverse l'entrée d'un pas vif, m'emparant au passage de mon peignoir dans un sac fourre-tout jeté près de la console. Je trouve Edwin appuyé contre le plan de travail de la cuisine, dans le noir, face aux grandes portes-fenêtres, le regard perdu dans les ombres du jardin.

— Regarde ça, dis-je en allumant. Je ne l'avais jamais vue avant.

Il prend la photo, cligne des yeux.

— Moi non plus, répond-il en l'observant attentivement. Le jour où vous êtes nés. Je ne savais pas qu'on l'avait, mais... oui, je crois que je me souviens du moment où elle a été prise.

C'est la première fois que je le vois sourire depuis des jours.

— Papa a l'air si jeune, ajoute-t-il. Et regarde un peu ! Maman semble si...

— Heureuse.

— Ouais.

Comme fasciné par le cliché, il m'a répondu dans un murmure.

— Pas comme quelqu'un qui va bientôt se suicider.

Son sourire s'évanouit.

Je lui reprends brusquement la photo et l'examine.

— Pourquoi elle ne porte que l'un de nous ? C'est moi ou c'est Danny ?

— Aucune idée. Et celle-ci ?

Je lui tends l'autre photo que j'ai descendue, celle où il rit sur la plage avec la fille brune.

— Oh, Laura. Je me souviens d'elle. Elle était gentille.

— Ta nounou ?

Maintenant qu'il a dit son prénom, je suis presque certaine de l'avoir déjà vue dans l'album de famille. La jeune fille qui s'occupait d'Edwin en ces jours insoucians d'avant notre naissance, quand nous avions encore une mère et que nous n'avions pas besoin de ces nourrices à plein temps qui se sont succédé durant toute notre enfance.

— C'est elle qui a fait cette photo, précise Edwin, essayant de me reprendre le cliché.

Mais je ne le lâche pas et me dirige vers la table de cuisine.

Après m'être assise, je pose la photo à plat devant moi et lisse un coin racorni avec mon pouce.

— C'est bizarre. On dirait une mise en scène pour marquer l'occasion. Dans ce cas, ils auraient dû faire en sorte qu'on soit tous les deux sur la photo.

— Je ne sais pas, dit Edwin en secouant la tête. Je suppose qu'il s'est passé quelque chose dont nous ne savons rien.

— Mais maman a l'air si paisible. Je sais... Je *sais* pourquoi il n'y a pas de photos de nous deux bébés. Tout le monde était sous le choc après la mort de maman. Mais je n'arrive pas à croire que j'en ai enfin trouvé une, et je ne peux même pas savoir s'il s'agit de moi ou de Danny.

— Allez, donne-la-moi. Je poserai la question à mamie, propose-t-il en tendant une nouvelle fois la main.

Mais je presse le coin encore plus fort de mon pouce.

— Mamie ne veut jamais parler de tout ça. Personne ne veut jamais en parler.

Edwin pousse un soupir.

— Tu dois dormir un peu, Seph. Veux-tu essayer l'un des comprimés de mamie ? Demain, tu pourrais peut-être t'habiller, sortir te promener, prendre l'air. Ça va s'arranger, tu sais, ajoute-t-il en se frottant les yeux.

— Penses-tu qu'on pourrait retrouver Laura ? Si c'est elle qui a fait la photo, elle pourrait peut-être nous dire...

Je me penche sur l'image, observant les cheveux de ma mère, sa façon de tenir le bébé.

— C'était vraiment quelques heures avant que maman ne meure, non ? Le jour où tout a changé.

— Seraphine.

Je lève les yeux vers Edwin.

— Et nous ne savons pas pourquoi. Et maintenant que papa n'est plus là, nous n'aurons peut-être jamais...

L'injustice de notre sort – grandir privés de mère et, maintenant, perdre notre père dans un accident tellement absurde – me laisse une nouvelle fois totalement anéantie.

Le regard d'Edwin glisse de mes cheveux sales à la tache de café sur mon peignoir.

— OK, dit-il en fermant les yeux, je vais rester encore une nuit. Je ne peux pas te laisser comme ça. Je prévien-drai le bureau demain matin.

Je fais rouler mes épaules, j'étire mon cou.

— Non. Ne sois pas bête. Je vais bien, vraiment. Je me demandais juste ce que Laura était devenue. Après.

Edwin m'observe ; je m'efforce de détendre les muscles de mon visage, d'afficher une expression de vague curiosité. Il pousse un nouveau soupir.

— Elle est partie après la mort de maman, mais je ne sais pas où. Je suppose qu'elle doit avoir une quaran-taine d'années, aujourd'hui. Et même si tu connaissais son adresse, je t'imagine mal te présenter à sa porte et te plaindre du fait que l'un de vous deux a été exclu d'une photo il y a vingt-cinq ans. Elle te prendrait pour une folle.

Je hoche la tête. Edwin fait quelques pas en direction de l'entrée. Je tire lentement la photo, dont le coin s'est soulevé de nouveau, vers moi.

— Mais si elle pouvait nous dire ce qui s'est passé...

Il s'arrête sur le pas de la porte.

— Nous savons ce qui s'est passé, Seph. Maman était malade. Elle s'est suicidée. Nous ne pouvons rien y faire.

Je pince les lèvres.

— Veux-tu que je reste ? Je peux passer une autre nuit ici. Ou alors, prépare tes affaires et viens avec moi. Demain, tu pourrais faire une sortie avec Danny, déjeu-ner avec mamie. Te changer les idées.

Pendant presque trois semaines, mes frères et ma grand-mère sont restés à Summerbourne avec moi, pour gérer les préparatifs de l'enterrement, les rendez-vous avec les notaires, les visites de condoléances. Je grince des dents : comment faire comprendre à Edwin que j'ai un besoin désespéré de solitude ?

— Vraiment, non, tout va bien. Vas-y, maintenant, il est tard, dis-je avec un sourire forcé en croisant les mains sur mon ventre. Je vais aller me coucher et je viendrai peut-être pour le week-end.

— Joel est chez Michael. Je pourrais lui demander de passer te voir, pour vérifier que tu n'as besoin de rien ?

Je laisse échapper un gémissement.

— Oh, non, s'il te plaît !

Serrer la main de Joel à l'enterrement de papa a été suffisamment gênant. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il logeait chez son grand-père, notre ancien jardinier, un peu plus bas dans l'allée.

— Bon, tu ne peux pas inviter quelqu'un ici, demain ? Une copine, une collègue... ?

Je hausse les épaules, il détourne le regard.

Je n'ai jamais vraiment eu besoin d'amis ni encouragé mes sympathies naissantes, et cela déconcerte mon grand frère. Je pense à ce que Danny dit de temps en temps en parlant d'Edwin : « Il n'est pas déçu *par* toi, Seraphine, mais déçu *pour* toi », avec un ton ironique qui adoucit la dérangeante vérité. Une nouvelle fois, refoulant ma frustration, je me retiens de lui répondre : « Je suis bien comme je suis, Edwin, laisse-moi tranquille. »

Je le laisse me prendre dans ses bras et, l'espace d'un instant, je m'appuie contre lui, respirant l'odeur

de chèvrefeuille de l'assouplissant que ma grand-mère utilise quand elle séjourne ici et qu'elle fait la lessive pour nous. Quand je me dégage de son étreinte, j'évite son regard pour ne pas voir les ridules d'inquiétude qui creusent le coin de ses yeux.

— Dors un peu, Seph.

— Oui.

De retour dans l'atmosphère étouffante du bureau, j'allume et jette un coup d'œil aux piles de paperasse. Je n'arrive pas à chasser de ma mémoire l'image d'un logo bleu qui me turlupine. Je commence à examiner les documents que j'ai sortis du tiroir du bas ce matin, et, au bout de cinq minutes, je tiens entre les mains, encre décolorée sur papier ministre, le formulaire d'une agence de nounous. Sur le papier ministre, l'encre a pâli.

Laura Silveira avait 18 ans en 1991 et était domiciliée à Londres.

Je tape son nom sur mon portable, puis j'essaie l'adresse, mais je ne trouve aucun résultat qui puisse correspondre de manière convaincante à la femme qui a travaillé ici comme jeune fille au pair il y a vingt-cinq ans. Munie du document, je descends, m'installe dans le salon et prends l'album photo des années 1991 et 1992. Je tourne les pages qui montrent la vie à Summerbourne pendant les onze mois où Laura a été employée ici, jusqu'au vide qui marque notre naissance.

Elle n'apparaît que sur une demi-douzaine de photos. Sur la plus nette, ma mère a noté de son écriture précise « Edwin avec Laura ». Comme je tire un peu sur la page pour mieux voir, la photo se détache et glisse dans ma main.

J'observe Laura. Sur les autres clichés, elle se tient à l'écart et regarde ailleurs, la mise au point est sur Edwin, souvent accompagné de son meilleur copain, Joel. Mais sur celui-là, elle sourit à l'appareil photo et tient Edwin par la main sur la plage, près des baignoires naturelles dans les rochers. Elle est grande, athlétique, avec une masse de cheveux bruns tirés en arrière. Le papier de l'agence dit qu'elle prenait une année sabbatique avant de repasser son Bac, qu'elle avait raté à cause « d'une situation familiale difficile ». J'observe attentivement son visage. Son sourire dissimule-t-il des émotions complexes ? Pour moi, elle est heureuse, tout simplement.

Le soleil s'est couché, mais la chaleur de cette journée d'août persiste. Je remonte dans ma chambre et pose l'album sur la table de chevet. Les yeux de mon père, si jeune, et de mon grand frère me suivent tandis que je fais les cent pas.

Le suicide de ma mère n'a jamais été un sujet tabou à proprement parler, mais, au cours de notre enfance et de notre adolescence, il était rarement abordé. Sur cette photo, la sérénité avec laquelle elle contemple son bébé, qu'il s'agisse de Danny ou de moi, contredit tout ce que j'ai pu imaginer à propos de cette fameuse journée. Et me fait plus que jamais prendre conscience que je ne pourrai plus entendre la vérité de la bouche de mon père. Mais si Laura était là – si Laura a vu ce qui s'est passé entre le moment où cette photo a été prise et celui où ma mère s'est jetée de la falaise –, peut-être ai-je une chance de ne pas passer le reste de ma vie dans l'ignorance.

Je pousse du lit les draps froissés de la nuit dernière et je m'allonge sur le dos, les doigts en éventail, espérant un souffle de brise par la fenêtre ouverte.

Dans l'ombre rouge et noire sous mes paupières fermées vacillent les visages d'enfants qui me précédaient de quelques années, à l'école du village – des gamins moqueurs qui nous appelaient, Danny et moi, les lutins jumeaux et qui me demandaient constamment pourquoi je ne ressemblais pas à mes frères. Ma grand-mère Vera me disait toujours qu'ils me taquinaient uniquement car je réagissais comme une furie alors qu'il suffisait à Danny d'un rire pour se débarrasser de leurs railleries.

Le gazouillis des oiseaux qui emplit la chambre aux premières lueurs de l'aube me réveille, et je me demande si je dormais ou si j'étais simplement perdue dans mes pensées. Un plan se précise déjà derrière mes paupières lourdes. À 7 heures, douchée et habillée, je déborde d'une énergie et d'une détermination que je n'ai pas ressenties depuis la mort de papa, trois semaines auparavant. Je monte dans ma voiture, tape l'ancien code postal de Laura sur mon GPS et je rejoins le flot des voitures qui quittent la côte en direction de la capitale, un trajet de trois heures, souvent même quatre.

L'ancienne adresse de Laura correspond à une coquette petite maison mitoyenne dont la porte d'entrée est décorée d'un vitrail en arc de cercle aux couleurs éclatantes. La clôture verte du petit parc d'en face brille dans le soleil de cette fin de matinée comme si elle venait d'être polie. J'hésite un instant sur le trottoir, imaginant des yeux méfiants qui m'observeraient

derrière les rideaux d'un blanc immaculé. J'écoute mon cœur battre dans ma poitrine et caresse un instant l'idée de rebrousser chemin, puis je serre les dents et je frappe à la porte.

L'homme qui m'ouvre commence à sourire avant même que j'aie terminé de lui poser ma question.

— Je cherche une Laura Silveira qui habitait ici il y a vingt-cinq ans. Savez-vous par hasard où je pourrais la trouver ?

Chauve, il a un grand nez crochu, et son corps remplit l'étroite embrasure de la porte.

— Vous êtes de la famille de la haute chez qui elle vivait à l'époque ?

Je cligne des yeux. Un sourire narquois aux lèvres, il passe en revue ma robe droite en lin et mes ballerines couleur crème.

— Attendez ici. Je vais demander à sa mère, qui sait où elle travaille.

Et il me ferme la porte au nez.

De l'eau goutte d'un pot de pétunias suspendu à côté de la porte, formant une flaque terreuse qui miroite sur le pavé. La circulation plus loin dans la rue étouffe tout bruit en provenance de la maison. Même si je préférerais une réponse rapide, j'espère que la mère de Laura voudra vérifier quelles sont mes intentions. J'aime à penser que ma propre mère n'aurait pas donné mes coordonnées à une inconnue. Un souvenir surgit à mon esprit : ma grand-mère Vera me grondant quand j'étais adolescente pour avoir communiqué à quelqu'un le numéro de téléphone d'une connaissance à son insu.

La porte s'ouvre et l'homme ressort, un bout de papier entre ses doigts épais. Derrière lui, j'entrevois

un escalier recouvert de moquette claire et un grand miroir rond sur le mur. Mais aucune femme, aucune figure maternelle n'apparaît pour me questionner. L'homme plisse les yeux en me regardant et tire la porte près de lui.

— C'est là où elle travaille, dit-il en serrant le papier que j'essaie de prendre. A-t-elle encore des ennuis ?

— Non, pas du tout.

Il pousse un grognement.

— Dites-lui d'appeler sa mère, OK ?

— D'accord, merci.

Dès qu'il le lâche, je plie le papier dans ma paume moite et tourne les talons.

Le GPS me guide jusqu'à un immeuble de bureaux gris à trois étages dans le nord-est de Londres. Une place de parking se libère au moment où j'arrive, comme pour me rassurer quant au fait que ma visite relève d'un comportement encore raisonnable. Une fois la voiture garée, je m'installe sur la banquette arrière d'où je peux observer la réception sans être vue derrière les vitres teintées.

Je scrute la standardiste. Elle bondit d'un tabouret derrière son bureau pour attraper des documents, et je sais qu'elle n'est pas Laura – pas assez grande, pas assez âgée. Un trottoir poussiéreux nous sépare, plus trois petites marches et deux hautes portes vitrées qui s'ouvrent et se ferment automatiquement. D'un geste machinal, je caresse la coque bombée de mon téléphone tout en me répétant silencieusement ce que je vais dire à Laura : « Je m'appelle Seraphine Mayes. Vous étiez la nounou de mon frère Edwin. Notre père vient de décéder... » Je ferme les yeux pour empêcher les larmes de

couler. Plus le temps passe, moins je me sens capable de gérer cette conversation.

Les premières notes métalliques de la camionnette d'un marchand de glaces résonnent depuis le parc, à l'autre bout de la rue, et l'image de mes frères surgit à mon esprit : tous les deux grands, avec ce visage ouvert et chaleureux que les gens aiment instantanément. Pendant un moment, je m'apitoie sur ma sensation d'isolement, sur ce sentiment d'être différente, de n'être comme personne. Je m'arme de courage. J'ai une chance de découvrir ce qui s'est passé au tout début, le jour où nous sommes nés. Personne n'a jamais voulu me raconter les détails, mais Laura le pourra peut-être.

Je me rends compte que je veux la voir d'abord. Je veux voir à quoi elle ressemble avant de l'approcher, avant de lui poser la question qui pourrait tout changer.

Je sors de la voiture puis je descends la rue avant de faire demi-tour et de rejoindre l'immeuble depuis le parc. À mon entrée, je suis accueillie par une bouffée d'air froid.

— Je peux vous aider ? me demande l'hôtesse d'accueil, sourcils levés.

— J'ai une livraison pour Laura Silveira.

Un jeune homme appuyé au comptoir regarde autour de moi, les yeux de l'hôtesse fixent mes mains vides.

— Elle est où, la livraison ?

— Dans le fourgon. Elle doit être d'abord vérifiée. Si Mme Silveira l'accepte, je la transporterai jusqu'à son bureau.

La standardiste échange un regard avec le jeune homme, qui toussote.

— C'est quoi, une marchandise top secrète ?

Je fais un pas en avant, affichant la plus glaciale des expressions de ma grand-mère.

— Allez-vous la prévenir ou dois-je rentrer au dépôt et demander à mon chef d'appeler le vôtre ?

Mes ongles pianotent sur le comptoir et l'hôtesse se redresse légèrement sur sa chaise.

— Pas de souci. Et vous êtes... ?

— Je l'attends dehors.

Je passe les portes au pas de charge, descends les marches, tourne à gauche et m'éloigne rapidement jusqu'à être hors de portée de leur vue. Puis je traverse la rue, je défais mon chignon afin de cacher mon visage sous mes cheveux détachés, et je plonge à l'arrière de ma voiture, où je reprends ma surveillance derrière la vitre teintée.

Les portes s'ouvrent, mais c'est un homme grisonnant en costume-cravate qui sort. Ma robe me colle à la peau, et j'attends.

Les portes s'ouvrent une nouvelle fois, cette fois sur une femme. Grande, la carrure charpentée, elle doit bien avoir quarante-cinq ans. Ses cheveux foncés sont tirés en arrière en une queue-de-cheval. Elle porte un pantalon noir, une blouse beige informe et des chaussures noires, plates. Elle a à peine quelques kilos de trop, et pourtant, son pas semble lourd. Je n'ai pas la certitude qu'elle et la jeune fille au pair pleine de fraîcheur dans l'album familial soient la même personne. Néanmoins, c'est possible.

L'hôtesse lui dit quelque chose et elle se tourne pour observer à travers les portes vitrées les rares passants sur le trottoir et la file de voitures garées, où je me

cache. Je me fais toute petite derrière la vitre, en fermant presque les yeux. Elle avance de quelques pas et les portes s'ouvrent. Maintenant, elle est à deux mètres de moi et regarde à droite et à gauche, le front plissé. Aucun fourgon en vue. Derrière elle, l'hôtesse fait un commentaire à son compagnon dégingandé, qui sourit d'un air suffisant. Mes narines frémissent.

J'étudie la femme à travers le rideau de mes cils. Pas de maquillage. Des mèches grises au niveau de la raie. Deux rides verticales sur le front. Un médaillon en argent est suspendu à son cou, mais elle ne porte aucune bague aux doigts.

Elle descend les marches pour regarder le plus loin possible dans la rue, dans chaque direction, et son air renfrogné est remplacé par une expression de méfiance. Avant que je puisse l'observer plus en détail, elle se retourne vivement, rentre dans l'immeuble d'un pas furieux et rejoint l'ascenseur sans même un coup d'œil pour les deux à l'accueil.

J'ai trouvé Laura.

Maintenant que je sais à quoi elle ressemble, quand elle sortira, je pourrai me présenter. Je refais mon chignon, sans quitter l'immeuble des yeux. Il est bientôt 13 heures. Les employés commencent à se déverser dans la rue. Plissant les yeux dans la lumière du soleil, ils retirent gilets et vestes et sortent des portables de leurs poches et de leurs sacs. Laura ne revient pas. Finalement, je grimpe sur le siège conducteur et j'allume l'air conditionné. Je peux patienter.

Si j'étais dans la voiture d'Edwin, je trouverais une bouteille d'eau et des barres de céréales dans la boîte à

gants, pour les imprévus. Si Danny était là, il ne pourrait pas rester assis à attendre sans filer s'acheter un paquet de chips. Je regarde une femme flâner sur le trottoir, buvant une gorgée de café dans un gobelet en carton et je sens la faim me tenailler ; j'enlève mes chaussures puis oriente mes pieds vers les grilles d'aération, d'où s'échappent des filets d'air paresseux.

Elle finira bien par sortir.

Je pense à mes collègues à Norwich, en train de manger leurs sandwichs dans le square de la cathédrale sous le même ciel sans nuages, échangeant les blagues habituelles après une matinée passée à gérer les comptes de l'agence de recrutement. La routine rassurante de mon travail de comptable me manque : la fiabilité des chiffres, les réponses précises. Mon chef doit être à mille lieues d'imaginer la façon dont je passe mon congé de deuil.

Je sors l'album familial de mon sac et je scrute une nouvelle fois le bébé sur la photo. Je sais que j'étais le plus gros des jumeaux à la naissance – ce qui est drôle, car, maintenant, Danny me domine de deux bonnes têtes –, mais je n'arrive pas à évaluer la taille de ce nourrisson emmitouflé. Le sourire d'Edwin me fait de la peine : il a 4 ans et ne sait pas que c'est le dernier jour qu'il passera avec sa mère. Notre mère... celle qui, partie si vite, ne m'a laissé aucun souvenir d'elle à chérir dans mon cœur. Son absence a ouvert un vide profond en moi.

Laura réapparaît, m'arrachant à mes pensées.

Elle traverse le hall et, en quelques instants, elle est dehors. Elle passe tout près de moi, marchant en direc-

tion du parc. J'enfile mes chaussures et sors de la voiture pour la suivre. Elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule juste avant de franchir les grilles, mais le temps que j'arrive, elle a disparu.

Un sentier traverse la pelouse sur laquelle des gens se prélassent, terminant leur pique-nique. Laura n'est nulle part en vue. Je me dirige vers la deuxième grille, plus loin, qui ouvre sur la rue, et je suis l'étroit ruban d'ombre le long de la haie, inspectant les cachettes potentielles : derrière le kiosque à musique ? Sous ces arbres ?

Je ressors dans la rue remplie de la fumée des pots d'échappement, je ne la vois toujours pas. Je me frotte la nuque. En face, j'avise un petit marchand de journaux. Tout en faisant la queue pour acheter une bouteille d'eau, je balaye le trottoir du regard. Une main se pose sur mon bras nu, me faisant sursauter.

— Vous avez fait tomber ceci, dit une femme au foulard rouge en me tendant une pièce.

L'expression sur mon visage la fait fuir.

Quand je regagne la voiture, la photo – celle de ma mère avec le bébé – est toujours posée sur le siège passager. Je la retourne. Moi qui me pensais si maligne, j'ai tout foiré. Je démarre. Un moment, je reste immobile, les mains crispées sur le volant. Une question me taraude, renforçant ma frustration. Si maintenant je contacte Laura en bonne et due forme – si je lui passe un coup de fil en lui demandant de nous rencontrer –, devinera-t-elle que c'est moi qui l'ai fait appeler aujourd'hui, prétextant une livraison bidon ? Acceptera-t-elle de me parler ?

Vingt et un jours depuis la mort de mon père ; neuf depuis son enterrement. Je suis incapable de prendre une décision dans cette voiture qui est un véritable four, dans cette vieille rue poussiéreuse. Je m'essuie les paumes sur ma robe et je tape « Summerbourne » dans le GPS. Une fois à la maison, je pourrai réfléchir à tout cela à tête reposée.